

Dossier maladies tropicales : dépression se dit de mille façons

Autor(en): **Frei, Pierre-Yves**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): - **(2001)**

Heft 49

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-556070>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

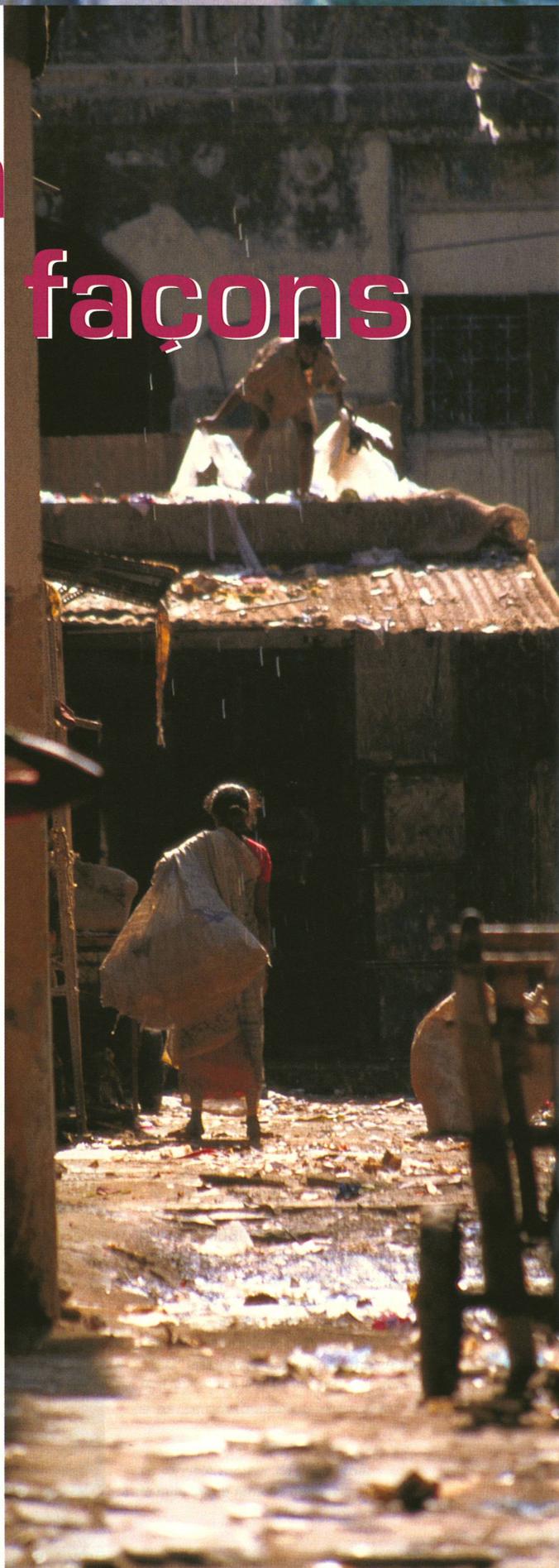
Dépression se dit de mille façons

Apprendre que l'Institut tropical suisse de Bâle mène un programme de recherche dans le nord est de l'Inde n'a rien de surprenant. L'étonnant est ailleurs, il est dans le fond, dans la matière traitée.

Ici pas de moustiques piqueurs, de virus ou de bactéries. Si l'on se soucie bien de la santé des hommes, c'est de leur esprit que l'on s'occupe.

PAR PIERRE-YVES FREI
PHOTOS KEYSTONE ET ITS

On jurerait, peut-être à cause des tribulations freudiennes et cinématographiques d'un certain Woody Allen, que la détresse psychique est une curiosité purement occidentale, un sous-produit du luxe, du bien-être matériel, de l'individualisme galopant. Il n'en est rien. Les maladies de l'esprit sont un fait universel. «En revanche, ajoute le professeur Mitchell Weiss, instigateur de ce programme à l'Institut, il existe de très nombreuses différences entre les cultures dans la façon d'exprimer les symptômes de ces maladies, mais aussi dans la façon que les diverses communautés ont de percevoir et de soigner ces mêmes maladies. Notre but, dans cette recherche en Inde, est d'identifier, en utilisant des outils cliniques classiques, mais également des méthodes anthropologiques, ces maladies dans ce contexte culturel particulier afin de pouvoir améliorer leur prise en charge.»



Si cette recherche semble tellement originale et novatrice, c'est que celui qui la conduit l'est aussi. On peut aisément affirmer au sujet de Mitchell Weiss qu'il a un parcours atypique. Né en 1947 aux États-Unis, il opte d'abord pour un premier cycle universitaire en physique. Seulement, comme il n'est pas du genre à se limiter à un seul domaine, il obtient également un master auprès d'un institut spécialisé dans l'étude du sous-continent indien. De toute évidence, la performance ne lui suffit pas. La médecine le passionne, surtout la psychiatrie. Et le voilà parti dans de nouvelles études, en anthropologie médicale avec un accent particulier sur la santé mentale.

La culture définit la maladie

«Il y a d'abord eu le mouvement de l'ethnopsychiatrie, reprend le spécialiste bâlois, dont l'approche restait tout de même relativement occidentale. Il s'agissait surtout d'identifier les points communs entre les affections connues dans le monde occidental et celles du reste de la planète et éclairer ces dernières à la lumière des premières. Il y avait une sorte de présupposé universaliste qui a moins cours aujourd'hui. Certes, il existe des maladies généralisables à toutes les cultures, des maladies lourdes comme la psychose mania-co-dépressive, les désordres bipolaires ou encore la schizophrénie. Mais il existe tout un spectre d'affections qui ne se laissent pas facilement identifier quand on n'est pas plongé dans les us et coutumes d'un lieu particulier.»

C'est avec ce credo, ou plutôt cette méthode baptisée épidémiologie culturelle, que Mitchell Weiss est parti en Inde. Il s'y rend à dessein depuis le milieu des années 1985 à intervalles réguliers et y entretient des liens étroits avec plusieurs de ses confrères indiens, ainsi que des responsables de l'administration de la santé, sans oublier bien sûr la population locale. Il connaît particulièrement celle de Sundarban, une région située dans l'État indien du Bengale occidental. Le travail du spécialiste bâlois a commencé quand il a appris qu'il existait, dans le tiroir des autorités, un projet d'implantation d'un centre spécialisé dans les affections mentales. «J'y ai vu une occasion

passionnante de marier les études quantitatives de l'épidémiologie classique et celles, plus qualitatives, de l'anthropologie et ainsi d'améliorer l'identification des affections mentales dans le but ultime de soulager et de guérir le mieux et le plus rapidement possible.»

Tigres et requins stressants

Efficacité médicale est un maître mot dans toutes les médecines, il l'est peut-être plus encore pour celles des pays pauvres où la moindre maladie peut plonger une famille entière dans la détresse économique. «Or, c'est bien le dénuement et la pauvreté qui caractérisent cette région de Sundarban, confirme Mitchell Weiss. Les gens y vivent essentiellement d'activités traditionnelles comme l'élevage ou la pêche. L'inquiétude du lendemain y est permanente et les raisons de stress très nombreuses.

Pour les paysans, il faut affronter les caprices d'une météo très fluctuante et pour les pêcheurs, des eaux parfois démontées et le danger des requins et des crocodiles. Pour ne rien arranger, une partie des villages de la région vit en bordure d'une réserve naturelle où l'on compte plusieurs tigres. Comme ces derniers se soucient bien peu des frontières et que le bétail représente une source de nourriture facile, les rencontres désagréables se produisent et ajoutent au stress de ces populations.»

Mais ce ne sont là que quelques aspects du problème. Rares sont les sociétés figées. Celle de Sundarban ne déroge pas à la règle. Avec la vidéo et la télévision, les bouleversements culturels vont bon train. Les lumières de la ville sont de plus en plus proches. Ce qui n'est pas sans conséquences sur les structures très complexes de la société indienne traditionnelle. Tellement complexes d'ailleurs que les chercheurs suisses et indiens ont pu constater des différences notables entre les différents villages pourtant voisins dans l'expression et la description des affections mentales. «Les gens croient encore à la sorcellerie, aux sorts. Bien souvent une dépression, une angoisse est mise sur ce compte-là. Et chaque microsociété a sa façon de livrer son interprétation.»

Cette plongée anthropologique a notamment permis de mettre en évidence une tragique façon qu'ont les paysans de la région de tenter de mettre fin à leur jour. Jusqu'ici les urgences accueillaient assez régulièrement des cas d'empoisonnement aux pesticides. Ils ne traitaient que cette affection puis renvoyaient les gens chez eux sans autre accompagnement. «Aujourd'hui, le personnel médical a été mis au courant des vraies raisons de ces empoisonnements et des accompagnements sont prévus pour soulager les souffrances psychologiques de ces gens.»

Ne reste plus qu'à apprendre aux tigres le respect du bien d'autrui... ■



Mitchell Weiss entretient des relations étroites avec les chercheurs de la santé (en haut) et des politiciens (en bas).